

PATRICK BAUWEN

Monster

ROMAN

ALBIN MICHEL

Je m'appelle Paul Becker, et j'ai besoin de vous.

« *Vous ne me connaissez pas* », dis-je dans le combiné.
« *Enfin je suppose, à moins d'être l'un de mes patients. Mais vous avez peut-être reconnu mon nom. Je suis ce médecin dont la photo circule dans les journaux...* »

Ma voix tremble. Surtout ne pas flancher.

« *Je vous en prie, ne raccrochez pas. Il ne faut pas croire ce qu'on raconte... Je n'ai pas commis ces choses épouvantables. Ça paraît complètement dingue, mais vous devez me faire confiance.* »

Une longue inspiration. Puis je me lance :

« *Alors voilà. En ce moment même, un enfant se promène tout seul près de chez vous. Et à l'instant où je vous parle, il est en danger de mort. Parce que quelqu'un... quelqu'un est là pour l'assassiner.* »

Je reprends mon souffle.

« *Vous n'êtes pas habitué à recevoir ce genre d'appel de détresse, je sais. D'ailleurs ça me semblerait fou à moi aussi. Mais si vous ne faites rien, si vous n'écoutez pas ce que je vous dis, croyez-moi, cet enfant va mourir.* »

Va à l'essentiel, Paul.

« *Et s'il meurt, d'autres victimes suivront. À moins que vous ne fassiez ce qu'il faut pour l'empêcher.* »

J'ai débité ça d'une traite, les doigts crispés sur l'appareil téléphonique. Je me demande bien l'impression que ça vous fait à l'autre bout.

« Une minute de votre temps, c'est tout ce que je demande. Écoutez-moi, puis ce sera à vous de décider. »

On y est, me dis-je en m'essuyant le front. Je n'ai plus qu'à vous raconter le reste. Faire appel à votre intelligence et à votre courage.

Vous persuader de croire à ma version de l'histoire, quel qu'en soit le prix.

Parce que, au final, tout va dépendre de vous.

PREMIÈRE PARTIE

La tempête

Douze jours plus tôt

J'observe la tempête nocturne à travers la fenêtre.

Observer est un grand mot, on n'y voit pas à trois mètres. Le halo fantomatique du lampadaire perce à peine les ténèbres. Il pleut tellement que les silhouettes grises des véhicules garés sur le parking ressemblent aux mausolées d'un cimetière. Un éclair zèbre le ciel de temps à autre. Il doit y avoir au moins cinq centimètres d'eau en bas des marches qui conduisent à notre petite consultation. C'est toujours comme ça dans ce coin de Floride pendant la saison des ouragans. Et bien entendu il n'y a pas un patient. Qui serait assez cinglé pour venir consulter par un temps pareil ? Donc je ne vais rien gagner ou presque, et j'ai encore sacrifié une soirée en famille pour rien.

Je pousse un soupir.

– T'as peur, Pa ?

– Non. Et toi ?

– Moi non plus.

J'ai mon portable collé à l'oreille et le front appuyé contre la vitre. Grâce au superbe climatiseur que j'ai fait installer la semaine dernière (un Carrier dernier modèle, la peau des fesses), la salle d'attente est fraîche. Un peu trop même, mais c'est ça ou crever de chaud pendant la journée.

– T’as soigné des enfants ? me demande Billy dans le combiné.

– Quelques-uns.

– C’était grave ?

– Pas vraiment.

– Y z’avaient mal ? Y saignaient ?

C’est toujours pareil avec Billy. Tout ce qui l’intéresse, c’est de savoir si j’ai vu des gens amochés. Les bras cassés, le sang, il adore. Encore mieux s’il y a des histoires de vomi ou de tête fendue en deux.

Billy est mon fils. Il a six ans. C’est le mec le plus cool du monde – avec son père, bien entendu.

– Hon, hon, je réponds distraitement, car mon attention vient d’être attirée par un gyrophare sur la route.

Un gyrophare, ça veut dire du boulot. Une ambulance qui m’amène quelqu’un ? Bizarre car Connie ne m’a transmis aucun appel.

D’ordinaire les sociétés d’ambulances privées dirigent les patients vers l’hôpital du secteur. On peut aussi faire appel à moi, bien entendu, mais je suis censé donner mon accord avant.

Que je vous explique : je travaille dans une *Walk-In Clinic*, autrement dit une modeste consultation sans rendez-vous. La mienne ressemble à une petite maison. La façade est ornée d’une fière enseigne clignotante. D’élégants stores rouges avancent au-dessus des fenêtres et un parking de vingt places bordé de thuyas accueille les véhicules des patients, quand les places ne sont pas squattées par les clients du fast-food mitoyen.

L’aménagement intérieur comporte une salle d’attente confortable (avec mes diplômes accrochés aux murs), deux bureaux médicaux, deux box d’examen entièrement équipés (fluides, oxygène et matériel de décho-cage), ainsi qu’une salle de repos avec machine à café

et frigo (décoré des inévitables magnets débiles), et un local d'archives.

Les examens complémentaires sont réalisés de l'autre côté de la rue par un cabinet de radiologie et un laboratoire privés. Sauf qu'à cette heure-ci, bien sûr, ils sont fermés.

Quoi, pas de lits d'hospitalisation ? Pas de services de chirurgie, de blocs opératoires et d'internes en blouse blanche qui déboulent avec un brancard en hurlant « Bon sang, qu'est-ce qu'on a ? ».

Non. Une *Walk-In Clinic* ce sont de simples locaux qu'on peut installer entre votre vidéo-club et le restaurant chinois du coin. On y donne des consultations privées, comme chez votre médecin de famille, mais sans rendez-vous et uniquement réservées aux petites urgences dites « non vitales ». Voilà pour la théorie.

La vérité, c'est que n'importe qui peut se pointer. N'importe quoi peut arriver. Et vous êtes l'unique médecin pour le prendre en charge.

Dans la région, personne n'a jamais osé ouvrir un truc pareil en horaires de nuit.

Moi, si.

Le gyrophare passe devant les arcades du centre commercial et tourne tranquillement à l'angle de Goodlette-Frank Road et White Sand Boulevard. Un léger picotement vient me chatouiller la nuque. Le véhicule peut encore se diriger par ici. Tout dépendra de ce qu'il décidera de faire au prochain carrefour.

Je me tourne vers le comptoir d'accueil derrière moi.

– Connie ?

Elle secoue la tête sans même lever les yeux de son *Cosmopolitan Spécial Été : perdez vos kilos grâce à notre régime révolutionnaire.*

Sa moue dubitative en dit long sur ce qu'elle pense de la révolution en question.

Connie est mon infirmière-secrétaire-femme de ménage-sauveuse des âmes en détresse pour ce soir. Une seule personne pour m'aider ? Oui. Notre consultation n'a que quelques mois d'existence et on n'a pas les moyens de s'offrir mieux pour l'instant. Connie est un peu abrupte, mais c'est une perle. Un regard, un geste et elle anticipe avec une remarquable intelligence. Sans compter le fait qu'elle sait détendre et faire rire les patients.

Nouvel éclair. Puis la nuit.

Le gyrophare s'est éteint. Fausse alerte. L'ambulancier devait regagner sa base.

Je repose mon front contre la vitre. La lumière du lampadaire a encore diminué. Le bruit des trombes d'eau qui se déversent à quelques centimètres de mon visage sans me toucher possède quelque chose d'angoissant et de délicieux.

Le combiné est toujours près de mon oreille. Billy doit faire la même chose que moi à l'autre bout. J'entends sa respiration – à moins qu'il ne s'agisse de la télé dans sa chambre. On peut rester de longues minutes ainsi sans avoir besoin de se parler. Simple-ment en contact. C'est le genre de moment que je n'ai jamais connu avec mon père, alors j'en profite.

Éclair, nuit.

Je me laisse doucement hypnotiser par la situation. Il est vingt-deux heures trente et c'est l'une des soirées les plus mornes de l'année. Il fait vraiment très noir à présent. Pas une seconde je ne me doute de ce qui va suivre.

Éclair.

Un homme entièrement nu, la tête en sang, me fait face derrière la fenêtre. Il écrase ses poings contre la vitre. Me fixe de ses yeux exorbités.

Nuit.

– Nom de Dieu !

Je bondis en arrière tandis que mon rythme cardiaque pique une accélération. Des coups retentissent contre la porte. Boum, boum, boum, dans ma poitrine. Connie consulte brièvement la caméra de surveillance. Se précipite. Ouvre.

– Papa ? fait le combiné.

– Je te rappelle, dis-je à Billy en refermant le clapet de mon portable.

L'adrénaline pulse dans mes veines. J'aime et je n'aime pas. C'est un peu pour ça que je fais ce métier. Il faudra que je réfléchisse à ce bizarre paradoxe un de ces quatre. Mais pas maintenant. Parce que là, tout de suite, le type en sang vient de s'étaler sur le sol de ma consultation. Il est suivi de près par un inspecteur de police à la carrure tellement impressionnante qu'elle évoque l'un de ces petits châteaux gonflables sur lesquels les enfants rebondissent dans les aires de jeux.

Le représentant de l'ordre hoche son énorme tête en guise de bonsoir, exhibe sa plaque à Connie, puis la range dans la chemise à fleurs qu'il porte sous son costume distendu et trempé. Mon infirmière a déjà posé un genou à terre et tient un lot de compresses à la main.

– Qu'est-ce qu'on a ? demande-t-elle.

Son ton est aussi détaché que celui d'un client feuilletant le menu du jour au restaurant.

– Vous n'allez pas le croire..., commence l'inspecteur.

– Allez-y, dit-elle. Je possède une imagination débordante.

– Cet individu faisait de la gym sur la plage. Entièrement à poil.

Connie hausse un sourcil.

– En pleine tempête ?

– Y prétend que c'est vivifiant. Son manteau gisait sur le sable.

Le policier secoue dans les airs le manteau en question. Un long vêtement de cuir noir dont l'étiquette mentionne une marque de luxe. Le flic l'agite en tous sens tandis qu'une pluie scintillante d'objets personnels se répand sur le sol, saupoudrés de grains de sable.

– Ah, voici ses papiers...

L'inconnu demeure impassible. J'en profite pour le détailler.

Ses cheveux sont longs et noirs, noués en arrière par un mince ruban de soie. Peau soignée, torse musclé, fesses étroites, bronzage intégral. Seuls ses bras et ses jambes détonnent avec le reste : ils sont bizarrement allongés, au point d'évoquer les pattes d'un insecte.

Sans doute l'un de ces prostitués androgynes venus des clubs de Miami Beach, me dis-je. Certains n'hésitent pas à racoler loin de chez eux si la paye est bonne.

Je note au passage l'épilation de ses parties intimes.

Connie ne bronche pas.

– Que lui est-il arrivé ? demande-t-elle en lui appliquant une compresse sur le front.

– Le pauvre s'est cogné en grim pant dans ma voiture de patrouille, répond le flic avec un sourire. Rien de méchant.

L'homme à terre émet un grognement de protestation. Connie l'aide à se relever. Ça n'a pas l'air trop grave. J'enfile des gants stériles taille 7 ½ pendant que mon infirmière l'installe sur la banquette d'examen dans le box n° 1.

Le flic nous observe, son sourire goguenard toujours vissé sur les lèvres. Il fait quelques pas et ses semelles abandonnent de grosses marques boueuses dans la salle d'attente. Il note mon regard, destiné à ses